

---

# Mot d'ordre: Survivre

## Mémoires de l'exil méditerranéen de l'intelligentsia allemande

---

**Watchword: Survive**

**Memories of the German Intelligentsia's Mediterranean Exile**

---

ANA MARIA ALVES

*Instituto Politécnico de Bragança;*

*Centre de Recherche de Langues, Littératures et Cultures de l'Université d'Aveiro*

---

**Mots-clés**

mémoires ; exil ;  
intellectuel ; résis-  
tance ; secours ;  
filière ;  
traversée.

Notre objectif est de remémorer, tout d'abord, l'histoire mouvementée, blessante, d'une communauté d'intellectuels allemandes, artistes juifs et non juifs qui se réfugièrent, en 1933, dans le sud de la France, dans l'espoir que le régime hitlérien serait de courte durée. Nous nous proposons, par la suite, de révéler le parcours d'autres intellectuels étrangers et français qui ont fini par rejoindre cette communauté à la recherche d'un simple refuge où ils puissent survivre et organiser le combat, la résistance devant l'avancée de la guerre qui avait transformé ces réfugiés en « *personae non gratae* », en « étrangers », en « ennemis ». Nous constaterons que la défaite française de 1940 a provoqué des arrestations, des internements dans des camps obligeant ces intellectuels à une nouvelle fuite. Nous soulignerons, finalement, que cette intelligentsia se lance à la recherche désespérée de papiers pour obtenir un visa de sortie ou bien d'entrée dans un pays d'accueil. Dans l'absence de papiers, certains auront recours aux filières, qui apparaissent à cette époque, comme la « filière marseillaise » entre autres, pour quitter l'Europe, légalement ou non, par la traversée périlleuse de la Méditerranée vers la terre promise.

---

**Keywords**

memories; exile;  
intellectual;  
resistance;  
assistance; escape  
route; crossing.

First of all, our aim is to recall the memories of the turbulent, hurtful history of a community of German intellectuals, Jewish and non-Jewish artists, who took refuge in 1933 in the south of France, in the hope that the Hitler regime would be short-lived. Henceforth, we propose to follow the route of other foreign and French intellectuals who ended up joining this community in search of a simple refuge where they could survive and organize their fight, the resistance against the advancement of the war that turned these refugees into "*personae non gratae*", into "foreigners", into "enemies". We will note that the French defeat of 1940 led to arrests and confinements in camps, obliging these intellectuals to head for a new escape. Finally, we will point out that this intelligentsia was desperately looking for papers to obtain an exit visa or to enter a host country. In the absence of such papers, some ended up using escape routes, which appeared at the time, such as the "Marseille escape route", to leave Europe, legally or not, by means of the perilous crossing of the Mediterranean towards the promised land.

*J'ai toujours trouvé faux le nom qu'on nous donnait:  
 Emigrants  
 Le mot veut dire expatriés; mais nous  
 Ne sommes pas partis de notre gré  
 Pour librement choisir une autre terre;  
 Nous n'avons pas quitté notre pays pour vivre ailleurs,  
 Toujours s'il se pouvait.  
 Au contraire nous avons fui. Nous sommes expulsés  
 Nous sommes des proscrits  
 Et le pays qui nous reçut ne sera pas un foyer mais  
 L'exil  
 Bertold Brecht, Poème de Svendborg [1939]  
 (Brecht, 1966)*

Bertolt Brecht, auteur de ce poème, intellectuel allemand, le plus grand dramaturge du XX<sup>e</sup> siècle, se sentit contraint de quitter l'Allemagne où son œuvre était interdite et brûlée avec la montée du nazisme. Certains événements provoquèrent le départ forcé de plusieurs intellectuels : l'arrivée d'Hitler au pouvoir, le 30 janvier 1933; l'incendie qui ravagea le Reichstag, bâtiment qui abritait le Parlement allemand, dans la nuit du 27 au 28 février; l'arrestation de nombreux intellectuels considérés indésirables, non-aryens, et surtout le premier autodafé, daté du 10 mai, marquant la purification de la littérature à Berlin où tous les livres considérés anti-allemands, anti-nationalistes furent brûlés. L'intellectualisme juif était banni et le bolchévisme censuré. À ce propos, Klaus Mann avoue dans son journal être « terrifié ; [et ajoute] je ne croyais pas que c'était possible (le pays des possibilités illimitées...) » (Mann, 1984 : 118).

Notre but est de remémorer ce parcours où tous les intellectuels qui n'avaient pas encore pris le chemin de l'exil se voient forcés de quitter l'Allemagne, où ils étaient empêchés de travailler. Le vers prémonitoire de la pièce *Almansor* de l'écrivain Heinrich Heine exhorte tous les indécis qui se méfiaient du nouveau régime à fuir pour préserver leur liberté, voire leur vie car « là où l'on brûle des livres, on finit aussi par brûler des hommes ». Plusieurs écrivains partirent d'un jour à l'autre. Certains choisirent comme terre d'accueil le pays des droits de l'homme « dans l'espoir d'être accueillis à bras ouverts par une France que leur imagination et le souvenir de leurs lectures paraient de vertus. [...] Espoir de trouver vite du travail, de s'intégrer à une société qui mesurerait l'ampleur de sa solidarité à l'étendue de leurs sacrifices. Espoir donc de reconstruire une existence normale » (Badia, 1984 : 7). La plupart voyagèrent sans argent, sans papiers, se retrouvant dans le péril de la clandestinité et durent vivre dans le besoin, car l'accueil fut pour certains une déception. Ce portrait d'extrême pauvreté dans laquelle étaient confinés les réfugiés à leur arrivée est décrit par l'un des plus grands écrivains allemands du XX<sup>e</sup> siècle, lui aussi exilé depuis janvier 1933 : il s'agit de Lion Feuchtwanger. Dans son roman *Exil*, l'auteur affirme que la situation dans laquelle se trouvaient ses compatriotes était due à des questions administratives :

On ne leur permettait pas de travailler, à peine de respirer. On exigeait d'eux des papiers, des cartes d'identité. Ils ne les avaient pas ou bien ce qu'ils avaient ne suffisait pas. Beaucoup s'étaient enfuis sans pouvoir emporter des papiers, les passeports de la plupart expiraient et n'étaient pas renouvelés par les autorités du III<sup>e</sup> Reich. Ainsi ces exilés avaient-ils peine à faire attester qu'ils étaient bien eux-mêmes. (Feuchtwanger, 2000: 108)

## AIC

Alma Mahler-Werfel, épouse de l'écrivain Franz Werfel, se souvient, dans son livre intitulé *Ma vie*, de la détresse éprouvée à l'époque. Elle déclarait, à ce sujet : « Nous sommes comme un pré fauché [...] je ne suis moi-même qu'une plaie béante » (Mahler-Werfel, 1961 : 315). Elle ressentait l'impuissance et le désespoir comme tous les réfugiés et montrait, quand elle observait « j'ai la nostalgie de chez moi. Mais où est-ce ? » (306), combien la question identitaire était présente mais ambiguë. Ce malaise identitaire s'enracinait quand les réfugiés prenaient conscience de leur impuissance face à leur condition administrative, comme le témoigne l'écrivain Stefan Zweig :

Et je n'hésite pas à reconnaître que du jour où j'ai dû vivre avec des papiers ou des passeports comme toute étrangers, je ne me suis plus jamais senti vraiment identique à moi-même. Une partie de l'identité naturelle qui me reliait à mon moi d'origine, à mon moi proprement dit, était détruite à jamais. Je suis devenu plus réservé que ne le voulait ma nature, et moi qui étais jadis cosmopolite, je ne cesse aujourd'hui d'avoir l'impression que je devrai dire merci pour chaque bouffée d'air que j'enlève à un peuple étranger en respirant le sien. Quand j'ai l'esprit clair, je mesure bien entendu l'absurdité de ces lubies, mais depuis quand la raison a-t-elle le moindre pouvoir sur le sentiment ! À quoi m'a servi d'éduquer mon cœur depuis près d'un demi-siècle à battre comme celui d'un *citoyen du monde* ? À rien, car du jour où mon passeport me fut retiré, je découvris à l'âge de cinquante-huit ans qu'avec sa patrie on perd beaucoup plus qu'un coin de terre délimité par des frontières. (Zweig, 1993 : 534)

Il n'était pas le seul à avoir perdu sa patrie, sa maison, son foyer, enfin, son *Heimat*, métaphore que l'on retrouve très souvent dans les œuvres d'écrivains réfugiés comme Thomas Mann et Lion Feuchtwanger, deux intellectuels qui ont été privés de leur nationalité. Tous deux se trouvaient à l'étranger quand Hitler arriva à la Chancellerie, et décidèrent d'y rester.

Thomas Mann « faisait des conférences » (Badia, 1984 : 24) sur Wagner en Europe. Le 29 mars 1933, à Lugano, il révèle, dans son journal, que s'il se trouvait en Allemagne il y serait comme hôte du « camp de concentration de Dachau ». Comme le soulignait son fils Klaus Mann, l'Allemagne ne proposait qu'une possibilité qu'il ne pouvait pas envisager : « le camp de concentration ou l'intégration » (Mann, K., 1984 : 386). Ralph Schor soutient, à ce sujet, dans son livre *Écrire en exil*, que « certains écrivains qui n'étaient pas directement menacés par la législation nazie choisirent délibérément de partir pour affirmer leur dignité, leur solidarité avec les victimes, leur refus de l'idéologie extrémiste » (Shor, 2013 : 25). Cette attitude d'ordre moral est dignement exprimée par Klaus Mann dans son autobiographie : « Nous ne pouvions pas rentrer. Le dégoût nous aurait tués, le dégoût de notre propre indignité et des ignominies commises autour de nous. L'air du troisième Reich était, pour certains poumons, irrespirable. [...] Hitler répandait une puanteur, il *était* une puanteur. Là où il se trouvait flottaient des vapeurs putrides ; là où il gouvernait, l'État devenait un cloaque » (Mann, K., 1984 : 386).

Pour plus que son père éprouva son éloignement face à cette nouvelle politique nazie, son attachement au pays et sa crainte de perdre ses biens repoussèrent sa prise de position officielle face à l'émigration. Dans une lettre datée du 15 mai 1933 à son contemporain Einstein, il avoue : « Je suis beaucoup trop bon Allemand pour que la pensée d'un exil durable ne prenne pour moi une signification très pénible, et la rupture presque inévitable avec mon pays m'accable et m'inquiète beaucoup » (Mann, Th., 1966 : 331). Cette attitude ambiguë agaça, d'une part, les dirigeants du Reich, qui avaient confisqué sa maison à Munich et sa fortune, trouvant son absence trop longue et, de l'autre part, elle décevait les émigrés car il ne prenait officiellement

aucune position. Dans un premier temps, il se fit silencieux et, sur les conseils de son ami Jean Cocteau, se réfugia avec sa famille, du 12 juin à la mi-septembre 1933 en France, à Sanary-sur-Mer, dans la « Villa Tranquille », pour en faire un lieu de passage avant de partir pour la Suisse où il vécut en exil durant 12 ans.

Dans ce petit paradis, port idyllique entre Marseille et Toulon, Thomas Mann fera la connaissance du romancier et nouvelliste d'origine juive Lion Feuchtwanger, qu'il n'avait jamais fréquenté. Cet écrivain figurait sur la liste des ennemis littéraires du régime à cause de son roman *Le juif Süß* (1925), qui évoque l'histoire d'un banquier juif, et de son roman antifasciste *Erfolg* (1927), dont le message politique supplie les Européens de passer à l'action. Il se trouvait aux États-Unis, en tournée de conférences, quand il apprit que tous ses biens avaient été confisqués, ses livres avaient été interdits et brûlés lors de l'autodafé, et sa maison, à Berlin, avait été mise à sac. Privé de sa nationalité et de son grade de docteur, contraint à l'exil, il choisit de séjourner en France, à Sanary-sur-Mer. Il y demeura de manière permanente pendant sept ans, non seulement parce qu'il n'avait pas réussi à se procurer des papiers qui lui auraient permis de quitter le territoire, mais parce qu'il apprécia rapidement le bien-être de ce petit port idyllique. Tout d'abord, il s'installa dans la « Villa Lazare » et, par la suite, dans une magnifique villa qu'il loua, « la Villa Valmer », où il y retrouva, comme il l'avoue dans *Le diable en France*, « sa paix profonde » où « toutes les fibres de [s]on être [lui] disaient: c'est ici que tu es chez toi, cet univers est le tien » (Feuchtwanger, 1996 : 25-26).

Cette petite ville de province, qui offrait une vie beaucoup moins chère que la capitale française, abritera d'autres membres de *l'intelligentsia* allemande décidés à rejoindre Thomas Mann, le lauréat du prix Nobel de 1929, considéré par certains un chef spirituel. Son frère, Heinrich Mann, fera partie de cette petite communauté d'intellectuels. Connu pour ses prises de position antinazies, il avait été déchu de sa nationalité pour avoir participé, à Berlin, le 19 février 1933, au congrès du *Das freie Wort (le mot libre)* dans lequel les intellectuels se questionnaient sur la défense de leurs écrits et revendiquaient leur droit d'expression qui leur avaient été retiré par un décret du 4 février promulgué par le nouveau régime.

Parmi ce groupe qui se retrouva à Sanary, figuraient des personnalités de renom, comme Friedrich Wolf qui s'exile pour des raisons politiques et pour son origine juive, tout comme Ludwig Marcuse. Klaus Mann, déchu de sa nationalité en 1935, se joindra à eux tout comme son ami Bruno Frank, Franz Hessel, Hermann Kesten, Bertolt Brecht, qui feront de ce port leur asile d'où ils tenteront « de persuader le monde et d'abord les Français qu'il existait une autre Allemagne que celle d'Hitler, une Allemagne humaniste et pacifique, un pays de vieille culture dont ils se voulaient les représentants authentiques » (Badia, 1984 : 8). Après l'invasion de l'Autriche par Hitler en mars 1938, plusieurs écrivains durent prendre le chemin de l'exil et vinrent se joindre à ce groupe d'intellectuels allemands. C'est le cas de Stefan Zweig, Franz Werfel et son épouse, Alma Mahler-Werfel, qui fuyaient une Autriche où la littérature, avait d'après Josef Strelka, « cessé d'exister » (Strelka, *apud* Kreissler, 1980 : 227).

Sanary-sur-Mer devient, dès lors, le centre spirituel de cette émigration. D'après l'expression du philosophe Ludwig Marcuse, issu de la haute bourgeoisie juive allemande, cette petite ville où il a lui-même trouvé refuge, jusqu'en mars 1939, est devenue, comme il le dit dans ses mémoires intitulés *Mon vingtième siècle*, « la capitale de la littérature allemande », il s'y trouvait « au paradis, mais par contrainte et par nécessité » (Marcuse, *apud* Flügge, 2007 : 20). Dans cette ambiance idyllique, certains écrivains, comme Heinrich Mann et Ernst Bloch, soutenaient l'apprentissage de la langue française, l'appropriation de la culture, pour retrouver leur inspiration. D'après Klaus Mann, beaucoup de ses compatriotes « se surpassèrent et ce fut précisément alors que,

## AIC

proscrits, ils donnèrent le meilleur d'eux-mêmes » (Mann, K., 1984 : 13). Le thème de l'exil deviendra sujet de réflexion dans la plupart des œuvres littéraires de ces auteurs. Schor ajoute, à cet égard, que « pour les exilés, l'écriture représentait au départ une tentative de survie et elle aboutissait à l'éclosion d'une nouvelle vie, plus riche, plus complexe, plus épanouissante » (2013 : 241).

Certains écrivains comme Bertolt Brecht ou Klaus Mann étaient convaincus que ce nouveau régime national-socialiste allait rapidement être renversé. Or, ils ne voyaient aucun intérêt à l'apprentissage d'une nouvelle langue car ils étaient persuadés que cet exil allait être de courte durée. Dans son *Journal*, Klaus Mann affirmait en 1934 : « Hitler se rapproche de sa chute » (1934 : 333) et ajoutera dans son autobiographie, intitulée *Tournant* : « Nous attendions cette heure avec espoir et, bien sûr, nous la croyions proche » (1984 : 394). Bertolt Brecht, qui viendra à Sanary visiter son ami Lion de septembre à octobre 1933, affirmera au sujet de l'intégration au pays d'accueil :

Ne plante pas de clou au mur !  
Jette ta veste sur la chaise !  
Pourquoi prévoir pour quatre jours ?  
C'est demain que tu rentreras.  
Baisse ta casquette si tu croises des gens !  
Pourquoi feuilleter un lexique étranger !  
La nouvelle qui va te rappeler chez toi  
Est d'une langue que tu sais. (Brecht, 1997 : 132)

Malheureusement, l'idée d'un retour imminent fut rapidement effacée, ils prirent conscience que leur séjour allait se prolonger, c'est pourquoi ils devaient tenter de s'intégrer.

Cette prise de conscience amena Thomas Mann à prendre, finalement, position. Le 3 février 1936, il publia une lettre ouverte critiquant le pouvoir allemand de l'époque, en affirmant : « Cette conviction m'a amené à éviter le pays dans la tradition intellectuelle duquel je suis plus profondément enraciné que ceux qui, depuis trois ans, se demandent s'ils vont oser, devant le monde entier, me dénier ma germanité » (Mann, T., 1966 : 36). D'après Ralph Schor, dans ce document il constate que « l'actuel régime allemand ne peut donner naissance à rien de bon, ni pour l'Allemagne ni pour le monde » (Schor, 2013 : 26) et revendique, par ailleurs, la qualité d'émigré. Après cette prise de position, le gouvernement du Reich, comme le souligne Schor, le privait de sa nationalité et « de son doctorat à l'université de Bonn, l'écrivain exprima son soulagement d'avoir mis ses actes en accord avec ses pensées » (26). Il reçut, comme son frère Heinrich et son fils Golo Mann, un passeport tchèque.

De 1933 à 1939, les intellectuels qui étaient arrivés dans cette petite ville comme émigrés volontaires deviendront des réfugiés victimes de la répression du national-socialisme que Hannah Arendt définit dans sa correspondance en avril 1936 comme « une saleté de plante qui pousse sur un sol abreuvé de sang innocent [...], une méthode de maquignons sociaux-démocrates bien gras pour envoyer de pauvres agneaux innocents sur les champs de bataille » (Arendt & Blucher, 1999 : 96).

À l'aube de la Seconde Guerre mondiale, après la déclaration de guerre de 1939, ces intellectuels forcés à l'exil, considérés traîtres du Reich, se transforment en ressortissants d'une nation ennemie. Les Allemands, qui étaient jusqu'alors protégés par le statut de réfugiés, statut donné en 1936 à tous ceux qui fuyaient le Reich, sont incarcérés. Les hommes sont internés en

1939 au camp des Milles, non loin d'Aix-en-Provence, et durant l'été 1940 au camp d'internement Saint-Nicolas, à proximité de Nîmes. Les femmes, à leur tour, sont incarcérées au camp de Gurs en 1940, département des Basses-Pyrénées. Le fait que ces intellectuels soient considérés une élite composée d'individus extraordinaires n'évite pas l'internement. Le témoignage de Feuchtwanger dans *Le diable en France*, montre combien cette expérience a été douloureuse. L'auteur a souffert deux fois l'incarcération: la première au camp des Milles, du 17 au 27 septembre 1939, la deuxième à nouveau aux Milles et à Nîmes dans le camp d'internement Saint-Nicolas, à partir du 21 mai 1940:

Voici comment les choses sont arrivées. Nous les réfugiés politiques d'Allemagne, d'Autriche et de Tchécoslovaquie qui habitons dans le midi de la France, nous avons été incarcérés par les autorités françaises dans la grande tuilerie abandonnée des Milles. [...] Nous étions plus d'un millier; à un moment, même, nous étions près de trois mille. En fait, le nombre d'internés variait, et une grande partie d'entre eux étaient des Juifs. (Feuchtwanger, 1996 : 14-15)

Mais du jour où je dus m'attendre à être interné une deuxième fois, le paysage perdit soudain pour moi ses couleurs, et ma vie sa saveur. (26)

Arrachés à leur univers méditerranéen, ces intellectuels se sentent, à leur tour, trahis par la patrie qu'ils admiraient et qui avait été favorable au droit d'asile, la patrie des droits de l'homme qui les avait accueillis et qui s'était déclarée adversaire du national-socialisme.

L'invasion des Allemands en France, la débâcle française du printemps 1940, les déportations dans les camps effacent rapidement la beauté, la paix de ce refuge que les exilés avaient trouvé à Sanary. En novembre 1942, la zone libre est occupée, Sanary est fortifié contre un possible débarquement. La fuite de ces intellectuels devient inévitable et ils sont forcés à se remettre en route vers un nouveau havre. Ils essaient de trouver de l'aide auprès de ceux qui avaient déjà mis en place des réseaux, des filières d'évasion et qui les aideront à traverser l'Espagne, le Portugal pour embarquer à Lisbonne, « le port du dernier espoir » (Voswinckel & Berninger, 2009 : 8).

Certains exilés de Sanary demandent de l'aide à Varian Fry, journaliste américain envoyé à Marseille comme intermédiaire du Centre Américain de secours fondé par Franklin Roosevelt. Ce jeune Américain qui arrive à Marseille le 14 août 1940 a pour objectif de porter secours à « un nombre considérable d'écrivains, artistes, critiques ou figures diverses de la scène intellectuelle et politique [...] qui pourraient vouloir et devoir s'enfuir de la France assujettie » (Loyer, 2001 : 143). Des listes avaient été élaborées « dans les différents milieux universitaires, littéraires, artistiques et journalistiques... Ces listes étaient forcément incomplètes, forcément hétérogènes. [...] Un nom absent, un nom rayé et c'étaient un espoir brisé, une vie en suspens » (Loyer, 2007 : 54). Deux cents noms apparaissaient dans ces listes dont ceux des artistes les plus célèbres : Picasso, Dalí, Chagall, Max Ernst et son amie Peggy Guggenheim, Marcel Duchamp, mais aussi Hannah Arendt, Anna Seghers, et bien d'autres encore, tous menacés par les doctrines nazies. Fry propose encore à Picasso, Matisse, Gide et Malraux un visa pour gagner les Etats-Unis mais ces derniers, ne se croyant pas en danger, refusent de s'exiler. Tout un groupe de surréalistes autour d'André Breton, qui n'étaient pas dans les listes de Fry, avait également besoin du secours de cet Américain qui « voulait sauver le plus grand nombre, pas seulement les plus célèbres » (Schiffrin, 2007 : 33) mais tous ceux qui se trouvaient en danger et qui étaient « connu [s] d'une

## AIC

personne en qui [ils avaient] confiance » (Fry, 2008 : 37), comme il l'explique quelques années plus tard dans son livre *Livrer sur demande*.

Pour leur venir en aide, il créa une cellule du Centre Américain de secours dans cette ville portuaire où il se vit « presque immédiatement [...] confronté à un énorme drame humain, et ce qui devait être une mission de reconnaissance de trois semaines se transforma en une aventure éprouvante de treize mois » (Polizzotti, 1999 : 553).

Fry devait les protéger, leur procurer des papiers sans lesquels il leur était impossible de voyager et leur tracer un parcours qui leur permette d'atteindre un pays neutre et, de là, les États-Unis. D'après Emmanuelle Loyer, il existait à l'époque « deux voies géographiques qui permettaient de quitter le pays : le départ de Marseille avec étape aux Antilles – la route martiniquaise empruntée par beaucoup d'exilés entre février et mai 41 » (Loyer, 2007 : 55). Cette voie fut d'ailleurs celle qu'André Breton et sa famille prirent tout comme ses amis surréalistes : Victor Serge Tristan Tzara, André Masson au bord du paquebot *Capitaine Paul Lemerle*. La deuxième voie indiquée par Loyer était celle qui traversait « l'Espagne et le Portugal, par le train [...] pour aboutir à Lisbonne, et de là, s'embarquer à New-York. [...] La deuxième voie compliquait les choses car elle nécessitait des visas » (55).

Pour sauvegarder ses protégés, Fry travailla, en collaboration avec la Fondation Rockefeller, représentée à Lisbonne par Alexandre Kaminsky. Cette fondation recevait les exilés qui avaient pris « la filière qui s'était déjà avérée la principale et la plus sûre, celle à travers les Pyrénées, l'Espagne et le Portugal » (Obschernitzki, 1999 : 50). Cette filière est connue comme *la route* « F », initiale du nom de l'auteur Lisa Fittko, qui a découvert cet itinéraire et l'a traversé maintes fois accompagnée d'exilés, comme elle le raconte d'ailleurs dans son livre *Le chemin des Pyrénées*. Fry empruntera lui-même cette route pour organiser la fuite de certains membres de la petite communauté allemande de Sanary-sur-Mer. Lors d'un déplacement à Lisbonne pour envoyer un rapport au Centre Américain de Secours à New York, le journaliste organisa le départ de Franz Werfel et son épouse Alma Mahler-Werfel, avec Heinrich Mann, l'épouse de celui-ci, Nelly Kröger, et leur neveu Golo. Lion Feuchtwanger, qui était interné au camp d'internement Saint-Nicolas, réussit à s'échapper avec l'aide du vice-consul américain à Marseille, Hiram Bingham, collaborateur de Fry et fervent combattant de l'antisémitisme d'état. Après avoir retrouvé son épouse, Marta, il accepte l'offre de Fry décidant fuir la France. Le premier groupe partira avant les Feuchtwanger, qui attendaient de faux papiers d'identité. Au premier abord, le voyage s'avéra difficile car, dès le mois d'août 1940, l'Espagne venait de prendre la décision de fermer ses frontières et d'éviter le transit même à ceux qui disposaient d'une autorisation de Vichy. En arrivant à Cerbère, le poste de frontière français au pied des Pyrénées, ils prirent conscience que sans papiers, sans visas de sortie, personne ne pouvait traverser la frontière. Fry décida alors de partir en train avec les bagages et les autres prirent le chemin des Pyrénées pour retrouver Fry du côté espagnol, à Port-Bou. Alma Mahler-Werfel raconte cette traversée : « c'était le 12 septembre. [...] Nous attendîmes le train qui devait nous mener à Cerbère. [...] On décida de tenter l'aventure à l'aveuglette et sans papiers. [...] Le soleil espagnol brûlait [...] avec une force infernale. [...] Nous pouvions nous lancer à l'assaut des Pyrénées » (Mahler-Werfel, 1985 : 327-328). Arrivés à Port-Bou, ils décidèrent de prendre le train pour Madrid et l'avion pour Lisbonne où les attendait le bateau pour les États-Unis. Ils avaient pris cette option de trajet car d'après Alma Mahler on leur « avait conseillé de ne pas aller au Portugal en chemin de fer, car tous les émigrants étaient emprisonnés à la frontière portugaise » (330). De leur côté, les Feuchtwanger « passent la frontière espagnole en empruntant les sentiers de contrebandiers à travers les Pyrénées, puis arrivent sans trop d'encombres à Barcelone où ils

prennent le train pour le Portugal » (la *Posface* de Capèle, in Feuchtwanger, 1996 : 350). Arrivés à Lisbonne, ils embarquent à bord de l'*Excalibur* et arriveront à New York le 5 octobre 1940.

Certains n'avaient pas eu autant de chance : l'écrivain Franz Hessel, qui était arrivé à Sanary en avril 1940, mourut dans ce petit village en janvier 1941 après avoir été interné deux fois : la première en 1939 au camp de Colombes, et la deuxième en 1940 au camp des Milles, avec son fils Ulrich. Il est le seul des exilés à avoir été enterré au cimetière local. Sa femme, Helen Hessel, tenta désespérément auprès de Fry d'obtenir un visa pour elle et son fils. L'écrivain Hans Arno Joachim, qui habitait la même maison que Franz Hessel jusqu'en 1942, fut déporté et tué à Auschwitz.

Le philosophe Walter Benjamin, qui était arrivé à Marseille à la mi-août 1940, tentera de passer les Pyrénées clandestinement, mais en arrivant à Port-Bou, les Espagnols lui refusèrent la traversée, et, le soir même, il se suicida.

Malheureusement, le sort de Varian Fry est aussi cruel que celui de ces derniers. En effet, le 29 août 1941, il est arrêté et expulsé par le gouvernement de Vichy, pour avoir « protégé les Juifs et les anti-nazis » (Fry, 2008 : 252). Daniel Bénédict, son bras droit, continuera son action jusqu'en juin 42, tandis que « Fry rentre aux Etats-Unis où il sera ignoré, mis à l'écart, pour s'être dévié de sa véritable mission car sa conscience morale l'aura amené à la résistance humanitaire, à la désobéissance. [...] passant des activités officielles aux activités clandestines „dilapidant” ainsi l'argent et les moyens mis à sa disposition par le Centre Américain de Secours » (Alves, 2016 : 541). Etant donné cet état de faits, « le département d'Etat demande à l'ERC que Fry soit rapatrié sous peine de ne plus pouvoir répondre aux demandes de visas » (Laurent, 2000 : 69). Ce jeune Américain, qui aida près de 4,000 personnes et organisa la fuite de 300 d'entre elles, sera traité avec ingratitude et abandonné de tous. Il mourra en 1957, loin de cette ville de la zone sud dans laquelle il avait sauvé tant de vies. Cette ville était devenue un centre artistique européen, un espace-refuge pour la migration intellectuelle, où l'âme profonde de cette *intelligentsia* était venue s'accrocher aux rives de la mer, de « l'insouciance qui caractérise la vie au bord de la Méditerranée » (Feuchtwanger, 1996 : 25), afin de retrouver une sérénité opposée à l'infortune que l'Histoire les avait obligé à traverser. Histoire qui, comme le dit si bien Lion Feuchtwanger, « consiste à donner un sens à l'absurde » (18).

#### BIBLIOGRAPHIE :

ALVES, Ana Maria (2016). Exodus of European intelligentsia in France: Borders, papers, visas – Varian Fry's action of relief. *Forma Breve*, 13, *Exodus : contos e recontos*, 535-544. Aveiro : Centro de Línguas e Culturas, Universidade de Aveiro. [<http://revistas.ua.pt/-index.php/formabreve/article/view/10621>]

ARENDRT, Hannah & BLUCHER, Heinrich (1999). *Correspondance, 1936-1968*. Paris : Calmann-Lévy.

BADIA, Gilbert et al. (1984). *Les bannis de Hitler. Accueil et luttes des exilés en France, 1933-1939*. Paris : Etudes et documentation internationales, Presses universitaires de Vincennes.

BRECHT, Bertolt (1997). *Poèmes, 4<sup>e</sup> : 1934-1941*. Paris : L'Arche.

BRECHT, Bertolt (1966). *Sur le sens du mot émigrant* [1937]. In *Poèmes, 4<sup>e</sup> : 1934-1941*. Paris : L'Arche.

FEUCHTWANGER, Lion (1996). *Le diable en France*. Traduit par Jean-Claude CAPÈLE. Paris : Belfond.

FEUCHTWANGER, Lion (2000). *Exil*. Paris : Edition du Félin et Arte.

FLÜGGE, Manfred (2007). *Amer Azur : Artistes et écrivains à Sanary*. Paris : Editions du Félin.

## AIC

FRY, Varian (2008). « Livrer sur demande... ». *Quand les artistes, les dissidents et les Juifs fuyaient les nazis (Marseille 1940-1941)*. Coll. « Mémoires sociales ». Paris : Agone.

GUIRAUD, Jean-Michel (1999). La culture Refuge. In *Varian Fry Mission américaine de sauvetage des intellectuels anti-nazis Marseille 1940-1942*. Arles : Actes Sud.

HEINE, Heinrich (1823) *Almansor*. Vers 243 *Dort, wo man Bücher verbrennt, verbrennt man am Ende auch Menschen* (p. 16). Düsseldorf : Ed. Düsseldorf Heine-Ausgabe.

KREISSLER, Félix (1980). *La prise de conscience de la nation autrichienne, 1938-1945-1978*. Tome 1. Paris : PUF.

LAURENT, Jeanpierre (2000). Varian Fry et le sauvetage des réfugiés aux Etats-Unis. In Jean-Marie GUILLON (dir.), *Varian Fry, du refuge ... à l'exil*. Arles : Actes Sud. Tome 1, 58-73.

LOYER, Emmanuelle (2001). La débâcle, les universitaires et la fondation Rockefeller : France/Etats-Unis, 1940-1941. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 48, 138-159.

LOYER, Emmanuelle (2007). *Paris à New York, Intellectuels et artistes français en exil, 1940-1947*. Coll. « Pluriel ». Paris : Hachette.

MAHLER-WERFEL, Alma (1961). *Ma vie*. Paris : Julliard.

MANN, Thomas (1985). *Journal, 1918-1921, 1933-1939*. Paris : Gallimard.

MANN, Thomas (1966). *Lettres 1889-1936*. Paris : Gallimard.

MANN, Klaus (1934). *Journal*. Tome 1. *Les années brunes*. Paris : Le Livre de poche.

MANN, Klaus (1996). *Journal – Les années brunes 1931-1936*. Traduction de Pierre-François KAEMPF. Paris : Grasset.

MANN, Klaus (1984). *Le tournant. Histoire d'une vie*. Malakoff : Éditions Solin.

OBSCHERNITZKI, Doris (1999). L'émigration clandestine. Le CAS et ses filières. In *Varian Fry Mission américaine de sauvetage des intellectuels anti-nazis Marseille 1940-1942* (pp. 45-50). Arles : Actes Sud.

POLIZZOTTI, Mark (1999). *André Breton*. Paris : Gallimard.

SCHIFFRIN, André (2007). *Allers-retours*. Paris : Liana Lévi.

SCHOR, Ralph (2013). *Écrire en exil, Les écrivains étrangers en France 1919-1939*. Paris : CNRS Éditions.

VOSWINCKEL, Ulrike & BERNINGER, Frank (2009). *Exils méditerranéens, Écrivains allemands dans le sud de la France (1933-1941)*. Paris : Éditions du Seuil.

ZWEIG, Stefan (2013). *Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*. Traduction de Dominique TASSEL. Paris : Éditions Gallimard.